DEUXIÈME ANNÉE
N° 17



24 AVRIL 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FR.

Quel est le trophée que Maugis brandit avec tant de fierté ?... (voir p. 12)

TINTIN vous parle

BONJOUR les amis !

Vous avez lu dans les journaux que de terribles inondations viennent de ravager l'Angleterre.

Cette épreuve — succédant à tant d'autres — n'a pas réussi, pourtant, à briser le moral de nos amis britanniques.

On raconte que plusieurs citoyens d'une ville immergée, respectueux de leurs traditions, continuent à se rendre tous les soirs au Club où ils avaient coutume de se réunir.

Mais comme les routes sont sous eau, ils y vont en barquette et le trajet leur prend plus d'une heure.

Cela ne les décourage pas !



Ne trouvez-vous pas qu'il y a de l'héroïsme dans ce refus de se laisser « entamer » par les circonstances, dans cette volonté tenace de s'opposer à la force brutale et aveugle ?

C'est à de telles qualités que la Grande-Bretagne dut de tenir si magnifiquement le coup, durant le conflit qui vient de s'achever.

Mais, me demanderez-vous, qu'y a-t-il de tellement admirable dans le fait de se rendre en barquette à son club ?



A première vue, je vous le concède, il n'y a rien là de vraiment admirable, mais les qualités profondes se manifestent aussi bien dans les petites choses que dans les grandes.

Ces hommes, qui refusent aujourd'hui de s'en laisser imposer par la furie des éléments, incarnaient il y a deux ou trois ans, les splendides héros de la « Home Guard ».

Dans l'un comme dans l'autre cas, on trouve le même courage, la même tenacité, la même volonté de surmonter les difficultés.

Ce sont là des qualités que j'aime trouver chez mes amis.

Bonne poignée de mains.

Tintin



MON COURRIER

JEAN-PIERRE VERDONCK, Boitsfort. — Depuis l'époque de « L'Oreille Cassée », les circonstances ont bien changé et l'humour du Général Alcazar s'est mise au « beau fixe ». C'est la raison pour laquelle, lorsqu'il nous arrive de nous rencontrer, nous nous saluons avec cette cordialité qui te parait si surprenante. Bien à toi.

FRANZ DELMARCHE, Châtelet. — Monsieur Tournesol a déjà, au cours d'une de ses précédentes chroniques, fourni le moyen de relier provisoirement les « Tintin ». Prière de t'y reporter. Paul Cavelier à qui j'ai transmis tes félicitations me charge de te remercier chaleureusement. L'histoire de Corentin Feldoé est sa dernière création. Elle ne date que de quelques mois et elle est encore, à l'heure actuelle, en cours d'élaboration. Bonne poignée de main.

PASCAL X. — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. J'ai pris connaissance avec beaucoup d'intérêt de tes judicieuses suggestions. Malheureusement, il ne peut être question de les réaliser tout de suite; la place nous manque. Amicalement.

CARMEN CUMON, Petit Enghien. — Ce n'est pas joli, joli, d'avoir peur à ce point de l'obscurité ! N'empêche ! ta petite lettre au crayon m'a fait rudement plaisir. Merci pour tes vœux de Pâques, je t'envoie les miens avec une solide poignée de main.

GEORGET BRANQUART, Ecaussines. — Il m'est impossible, pour des raisons que tu comprendras aisément, d'acquiescer à ta demande. Je suis réellement désolé. Cordialement à toi.

CLAUDE GILQUIN, Lens s/Dendre. — Tu as pu constater que depuis le numéro spécial de Pâques, « Tintin » publie assez régulièrement des mots croisés. J'espère qu'ils te satisfont. Amitiés.

QUAND...
TU AS LU TINTIN
FAIS-LE VOIR A TES AMIS !

CHARLES HAPPI. — « Tintin en Russie » est épuisé et il n'est pas probable qu'il sera réédité de sitôt. Bonne poignée de main.

GUY JACOBS, Dinant. — Sir George Cayley, inventeur de l'hélicoptère-aéroplane, était citoyen de Grande-Bretagne. Bien à toi.

J. ROLAND, Charleroi. — Bien reçu votre gentille carte. Je prends bonne note de votre proposition et je ne manquerai pas, dans un proche avenir, de faire appel à vous. Cordialement.

A. B. C. — J'ai bien reçu ta longue lettre, si riche en précieux conseils. Inutile d'ajouter que j'en ferai mon profit. Bonne poignée de main.



NOTRE PETIT COIN...

UNE bonne nouvelle, les amis !

Chaque semaine, nous publierons, à cette place, la meilleure anecdote envoyée par nos lecteurs.

Nous commençons également, à partir de ce jour, un concours permanent de la meilleure légende. Il s'agit de trouver un petit commentaire ou un bref dialogue se rapportant au dessin publié. Nous ferons paraître le texte le plus amusant. Il va sans dire que les anecdotes et les légendes primées seront publiées avec le nom des lauréats.

Mais ne vous montrez pas impatients, les amis ! Pour des raisons techniques, il devra s'écouler, entre l'envoi et la publication des réponses, environ quatre ou cinq semaines.

VOICI LE DESSIN N° 1.

Qui nous enverra la meilleure légende ?



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

ALBUMS : « Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs belges.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo :* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

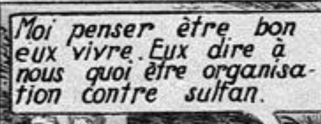
Texte et dessins de PAUL CUVELIER













Le jour commence à poindre. Ils partent; Belzébuth tient par la bride les chevaux des bandits.



En tête, nos deux amis se frayent un chemin. Derrière, suit Belzébuth avec les prisonniers. Les voici à l'orée de la forêt.





Que se passe-t-il?

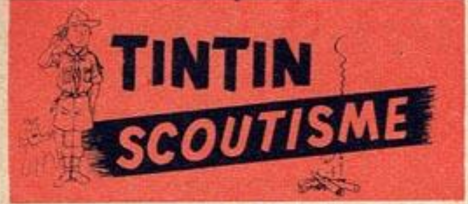
Prisonniers sauter dans l'eau.







(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

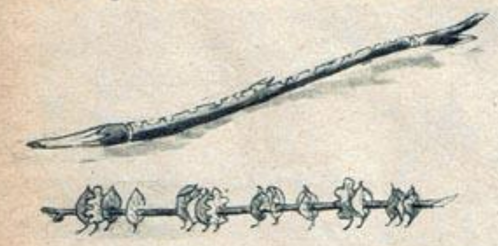
IL est grand temps que j'en revienne au sujet que j'avais entamé dans le n° 13 : les signes de piste « woodcraft ».

Comme tu te le rappelleras sans doute, je t'y avais parlé d'une piste pour l'établissement de laquelle on n'avait fait appel ni au papier, ni à la craie, ni au crayon.

Voici quelques-uns des procédés employés par le C. P. pour correspondre avec ses poursuivants. Le signe « Mes-



sage caché » était constitué par une branchette écorchée au bout, perçant de part en part un fragment d'écorce de bouleau et plantée dans la direction de la cachette; le nombre d'encoches taillées dans l'écorce de cette branchette indiquait la distance en mètres. Le message lui-même pouvait se lire sur une autre branchette où l'on avait prélevé, en commençant par le gros bout, des parcelles d'écorce de manière à former des barres et des points (voir croquis). Les mots



y étaient séparés par une entaille circulaire, les phrases par deux entailles circulaires et la fin du message s'indiquait par trois entailles circulaires.

En guise de variante, on peut aussi enfiler des feuilles sur une branche. Une feuille de hêtre vaudra un point, une feuille de chêne une barre, etc... Des petits bouts de bois de longueurs différentes fichés dans la terre te permettront également d'établir un message en un morse parfait...

Connaissant ton esprit d'initiative, je ne doute pas que tu sauras améliorer sensiblement les petites recettes cidessus.

Bien à toi,
BISON SERVIABLE.









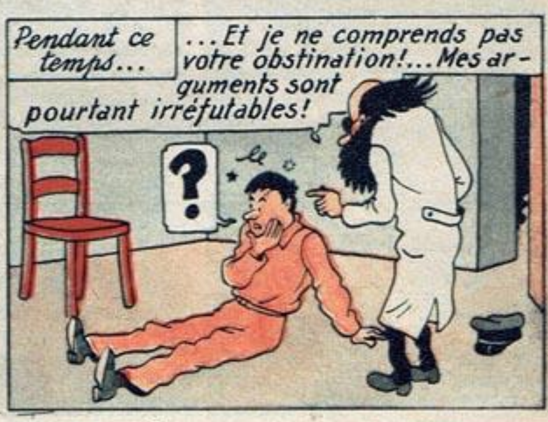














BEAUCOUP de lecteurs, un parachutiste en particulier, me demandent comment j'ai pu faire, étant enfant, de la photo aérienne à l'aide d'un cerf-volant. Je comptais garder cette intéressante chronique pour un peu plus tard, mais devant votre insistance, je vais m'exécuter.

D'abord, il vous faut avoir un bon, un très bon cerf-volant, non pas un de ces losanges à queue qui se plaisent à faire des acrobaties invraisemblables, mais un appareil stable, comme un cellulaire, par exemple.

L'appareil photographique peut-être de n'importe quel type; pourtant le vulgaire « box » bon marché convient le mieux; d'abord à cause de sa forme géométrique, ensuite pour sa commande latérale. C'est un petit 4 × 4 c/m que j'ai personnellement employé dans mon enfance.

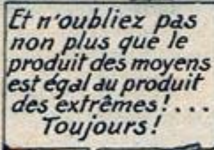
Pour la suspension, j'avais confectionné un petit sac de toile, bien ajusté, avec une ouverture pour objectif et une autre pour le levier. Le fond du sac, sans fermeture, avait une forme particulière représentée par le croquis ci-contre, de manière à éviter le pivotement de l'appareil, et à maintenir l'objectif dans un plan horizontal malgré l'inclinaison du cable du cerf-volant. Deux petits cordons solidement cousus permettaient l'arrimage du sac au câble.

Afin d'éviter des manœuvres compliquées et dangereuses pour l'appareil, le cerf-volant était d'abord lancé, jusqu'à une altitude de vents réguliers, repérée d'avance, généralement vers 300 mètres. A l'endroit du cable que je tenais en mains, et sur une vingtaine de centimètres, avaient été faits une série de nœuds qui devaient permettre d'atta-

... DU MYSTÈRE

...Jo, Zette et Jocko

















Nous sommes perdus, Zette !... Dans quelques instants, l'eau atteindra nos têtes !

Mon Dieu, protégez-nous !

HERGÉ

(A suivre.)

cher solidement le sac. Je l'arrimais donc soigneusement à l'aide des cordons, et préparais mon déclancheur.

Puis je laissais filer le câble et monter le cerf-volant, jusqu'à ce que l'appareil ait atteint l'altitude voulue, environ 150 mètres. Celà m'obligeait donc à avoir au moins 500 mètres de bon câble. Une fois la photo prise, je redescendais le tout et passais au laboratoire.



Comment se faisait le déclanchement? C'est ce que nous verrons la semaine prochaine.

Jean-Louis RENS. — Le moteur électrique du tram fonctionne comme un autre. Il reçoit le courant d'une part du fil supérieur, par l'intermédiaire du trolley, d'autre part des rails, par l'intermédiaire des roues. La commande se fait par de gros rhéostats intercalés sur la ligne venant du trolley.

Noël LEVEQUE, Jemappes. — Quand je parle de « chambre noire », il s'agit du corps de l'appareil; pour la pièce où s'effectuent les travaux, je dis plutôt laboratoire obscur.

Edgard PAILHE, Huy. — Le croquis de l'appareil photographique a paru dans cette chronique.

Ed. DRAMAIS, Tertre. — Le film est fait d'un celluloïd transparent, tandis que le papier est opaque. Tous deux sont recouverts de sels d'argent, formant une couche sensible.

T. Tournesol



Vainqueur des premières courses sur route « 1947 » en Belgique, l'honorable Monsieur Sercu, cycliste de son état, a eu moins de chance en Italie.

Participant à la compétition classique « Milan-San Remo », il termina seulement neuvième, assez loin derrière Gino Bartali et sept autres champions transalpins. A la décharge de notre représentant, il faut dire qu'il règnait un temps affreux en Italie; durant le parcours, les coureurs furent assaillis par de terribles tempêtes de neige et, même sur la Riviera, tout le monde claquait des dents.

Le brave Sercu ne put donc pas dire, tel Demuysere (vainqueur de Milan-San Remo en 1934) à moins que ce ne soit comme Jules César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ». C'est dommage car cette tirade rimait avec « Sercu ». Il se borna à déclarer : « Je retourne vivement en Belgique où la température est plus douce et le ciel plus riant. »

Car en 1947, tout est changé. Il neige en Lombardie et au Piémont, tandis que le soleil fait risette au Limbourg et au Brabant. Paris-Nice, la course au soleil, se transforme en Nice-Paris. Puis on annule cette épreuve en faveur du Tour des Flandres, où le soleil brille d'un plus vif éclat.

Dans l'antarctique, l'amiral Byrd découvre une vaste région où les eaux ne sont pas prises tandis qu'il gèle à cinq degrés sous zéro à Vérone et à Mantoue. Bientôt les Génois et les Marseillais viendront passer leurs vacances de Pâques à Steenockerzeel ou à Jandrain-Jandrenouille; de leur côté les Sud-Américains partiront pour le pôle Sud. Qui donc y comprend encore quelque chose ?

★

Mais sommes-nous bien en 1947 ? Je n'en suis pas sûr. En effet, je viens de lire dans les journaux que le championnat de France de tennis, sur courts couverts, catégorie « simple messieurs », a été remporté par un certain Borotra. Et que c'est un nommé Cochet qui a enlevé la palme aux championnats internationaux du Caire. De tout quoi je déduis que nous devons être aux environs de 1925.

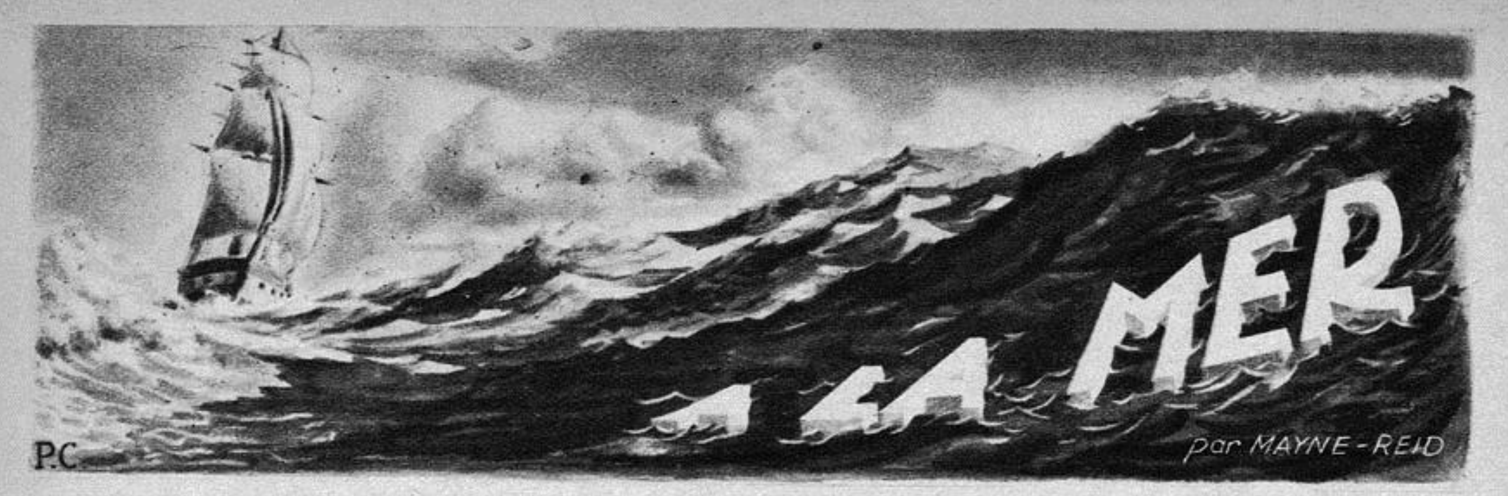
★

J'ai consulté mon agenda. Nous sommes vraiment en 1947. Dans ces conditions, MM. Cochet et Borotra doivent friser la cinquantaine. Voilà des quinquagénaires qui ont bonne mine. Mais entre nous soit dit, il y de l'abus. Vers 1920, Cochet et Borotra s'écriaient : « Place aux jeunes ! ». En 1947, ils vocifèrent : « Place aux vieux ! » Et il y a le respectable souverain de Suède, Gustave V, qui vient d'arriver à Nice, histoire de reprendre son entraînement de tennis.

Moi, je suis dégoûté. On se moque de la génération montante.

E. T.





CHAPITRE PREMIER

Je venais d'avoir seize ans lorsque je m'enfuis de la maison paternelle pour m'engager comme matelot. Ce n'était pas que je fusse malheureux dans ma famille; je quittais au contraire, des parents affectueux et remplis d'indulgence, des sœurs et des frères qui m'aimaient et qui me pleurèrent longtemps après que je fus parti.

Mais dès ma plus tendre enfance, la mer m'avait toujours attiré, moins par envie d'être marin que pour voyager sur l'Océan, dont je voulais contempler les merveilles. Il fallait que ce vif désir fût inné chez moi, car mes parents étaient loin d'encourager mes dispositions maritimes; ils faisaient même tout ce qui était en leur pouvoir pour me détourner de la carrière que je voulais suivre, et ils me destinaient à une profession tout opposée à la vie dont je rêvais; mais les conseils de mon père, les supplications de ma mère furent complètement inutiles; je dirai plus, et je l'avoue à ma honte, ils produisirent un effet diamétralement contraire à celui qu'ils en attendaient : loin d'éteindre en moi cette passion du vagabondage qui me poussait à courir le monde, ils me firent chercher avec plus d'ardeur que jamais tous les moyens possibles d'arriver à mon but. Il en est souvent ainsi chez les natures obstinées, et l'entêtement, quand j'étais jeune, constituait mon principal défaut. Mais jamais personne n'eut jamais autant de motifs que moi de regretter d'avoir désobéi à ses parents : je ne tardai pas à me repentir et à songer avec amertume au chagrin que j'avais causé à tous ceux qui m'aimaient.

Il me serait impossible de me rappeler comment cette passion m'était venue; je la retrouve, dans ma mémoire, unie à mes premiers souvenirs, et comme antérieure à tous les faits qui reviennent à mon esprit. Je suis né au bord de la mer; tout enfant je m'asseyais à la fenêtre regardant sans cesse les bateaux avec leurs voiles blanches, et suivant des yeux les beaux navires aux mâts élancés qui passaient à l'horizon. Pouvais-je ne pas admirer ces vaisseaux à la fois pleins de force et de grâce ? Pouvais-je ne pas désirer d'être à bord de l'un de ces édifices mouvants, qui m'emporterait bien loin sur l'eau transparente et bleue ?

Plus tard, j'eus entre les mains des livres qui avaient rapport à la mer; ils m'entretenaient de pays enchantés que l'on trouve sur ses rivages, d'animaux singuliers, d'hommes étranges, de plantes curieuses, de bananiers, de baobabs gigantesques, de merveilles sans nombre, qui augmentaient le désir que j'éprouvais de traverser l'Océan. De plus, j'avais un oncle qui était un vieux capitaine de la marine marchande, et qui n'avait pas de plus grand bonheur que de rassembler tous ses neveux autour de lui et de leur raconter ses voyages, que nous écoutions tous avec avidité. Que de longues soirées d'hiver passées au coin du feu à l'entendre avec une émotion toujours nouvelle ! car, ainsi que la Shéhérazade des contes arabes, il avait mille et une histoires à nous dire : aventures de terre et de mer, d'ouragans et de naufrages, longues courses en bateaux non pontés, rencontres de pirates, combat avec des Indiens, avec des baleines plus grosses que des maisons, luttes sanglantes avec les requins, les ours, les lions, les loups, les crocodiles et les tigres. Mon oncle avait eu toutes ces aventures, ou du moins il le disait, ce qui était la même chose pour son auditoire rempli d'admiration.



La mer m'avait toujours attiré...

Il ne faut pas s'étonner si, après de semblables récits, la maison paternelle me sembla trop étroite, la vie quotidienne fastidieuse, et si, ne pouvant plus résister à la passion qui m'entraînait, je partis enfin un beau jour pour aller vivre en mer.

J'avais alors seize ans, comme je l'ai dit plus haut. Ce qui m'étonne, c'est que j'aie attendu jusque-là; mais ce n'était pas ma faute : depuis que je pouvais parler, j'avais constamment supplié mon père et ma mère de me laisser embarquer; ils auraient pu facilement trouver à me caser d'une manière avantageuse, à me placer comme apprenti à bord de quelque grand navire faisant voile pour les Indes, ou me faire entrer comme aspirant dans la marine royale, car ils n'étaient pas sans influence; mais ni l'un ni l'autre n'avaient jamais voulu écouter mes prières.

Persuadé à la fin qu'ils n'y consentiraient pas, je résolus de m'enfuir et de m'engager sur le premier vaisseau où l'on voudrait me recevoir.

Quelques-uns des capitaines auxquels je m'adressai me refusèrent, parce qu'ils savaient que ma famille s'opposait à mon départ. C'était précisément avec ceux-là que j'aurais voulu partir; la conscience dont ils faisaient preuve m'eût assuré de bons traitements : toutefois puisqu'ils persistaient dans leur refus, je n'avais pas d'autre ressource que d'aller frapper ailleurs, et je finis par m'arranger avec un homme beaucoup moins scrupuleux, qui m'accepta comme apprenti sans la moindre difficulté. Il savait parfaitement que je me sauvais du toit paternel, et ne m'en aida pas moins à exécuter mon projet, en me faisant connaître le jour et l'heure où il s'éloignerait du port.

Je me rendis au navire avec exactitude, et avant qu'on eût pu faire des recherches, avant même que ma disparition eût pu être remarquée, le vaisseau avait déployé ses voiles, et nulle poursuite ne pouvait plus m'atteindre.

CHAPITRE II

Il n'y avait pas douze heures que j'étais à bord, douze minutes, pour mieux dire, que ma fièvre maritime était complètement guérie; j'aurais volontiers donné ma meilleure dent pour me retrouver sur la terre ferme. A peine avais-je mis le pied sur le vaisseau que le mal de mer s'était emparé de moi, et je me trouvais si malade que je me croyais près de mourir.

Le mal de mer est toujours fort déplaisant, même pour un passa-

ger de première classe, bien installé dans une bonne cabine et entouré des soins du chef qui sympathise à ses souffrances; mais qu'il est bien autrement pénible pour un pauvre garçon isolé comme je l'étais, rudoyé par le capitaine, souffleté par le contremaître, raillé par l'équipage, et quel équipage ! Le navire se serait ouvert que je n'aurais pas même essayé d'échapper à la mort.

Néanmoins, au bout de quarante-huit heures, les vomissements s'arrêtèrent : car il en est de ce triste mal comme de tous les autres, il passe d'autant plus vite qu'il a été plus violent; et deux jours après mon embarquement, je pouvais me lever et parcourir les ponts.

Le capitaine était méchant et bourru, le contremaître d'une brutalité sans égale, et je n'exagère pas en disant que l'équipage se composait de bandits. A l'exception d'un ou deux hommes qui s'y trouvaient par hasard, je n'ai jamais rencontré une bande de pareils coquins, et le sort a voulu pourtant que je fusse parfois mêlé à d'étranges compagnons.

Non seulement le capitaine était bourru par nature, mais il devenait féroce quand il avait bu ou qu'il était en colère, et il était bien rare qu'il ne fût pas ivre ou furieux. Malheur à qui l'approchait alors, surtout malheur à moi ! car c'était principalement sur les êtres faibles et sans résistance qu'il déchargeait sa rage.

Il était impossible que je ne fisse pas tout d'abord quelque méprise qui m'attirât sa mauvaise humeur, et j'eus bientôt un échantillon de sa cruauté, qui ne se démentit plus à mon égard. Implacable dans ses rancunes, lorsqu'une fois sa colère était éveillée contre quelqu'un, rien au monde ne parvenait à l'apaiser.

C'était un homme trapu, ayant un visage régulier, des joues rondes et grasses, des yeux saillants et le nez légèrement retroussé; une de ces figures que l'on emploie souvent dans les tableaux comme types de bonhomie, et qui passent pour appartenir à de braves gens, d'une gaieté pleine de franchise, mais qui sont trompeuses. L'expérience m'a toujours montré, derrière ces masques d'une trivialité joviale, la perfidie la plus cynique s'alliant au caractère le plus violent et le plus cruel; et c'était aux mains d'un pareil homme que je m'étais imprudemment livré !

Le contremaître était la doublure du capitaine, dont il faisait l'écho. La seule différence qu'il y eût entre eux, c'est que le premier ne buvait jamais. Leur liaison n'en était que plus intime. A jeun quand son chef était ivre, le contremaître supportait patiemment les injures que le capitaine lui adressait alors, et pas la moindre dispute ne diminuait la cordialité de leur entente; chien couchant du *skipper* [1] dont il léchait les bottes, suivant l'expression des matelots, il renchérissait encore sur la brutalité de son chef, et quand celui-ci disait : « Frappe! » il répondait : « Assomme ! »

Nous avions un troisième officier, mais des plus insignifiants, qui ne mérite pas qu'on en parle, et qui se confondait presque avec les hommes d'équipage, sur lesquels il n'exerçait qu'une autorité fort restreinte.

Il y avait encore un charpentier, grand buveur, dont le nez était rougi et gonflé par le rhum, et qui faisait partie de la société du capitaine; puis un gros nègre effroyablement laid, qui était à la fois cuisinier et commissaire des vivres; hideux personnage, dont l'aspect et la nature étaient assez diaboliques pour lui mériter une place dans les cuisines de l'enfer. Tels étaient les officiers de l'abominable équipage dont je faisais maintenant partie; et c'était pour me trouver à la merci de pareilles gens que je m'étais arraché à la tendre affection de ma famille, à la société de mes amis et de mes frères ! Combien je me reprochais ma folie !

Mais à quoi bon le remords ? Il arrivait trop tard; il me fallait supporter l'existence que je m'étais faite. Que de temps encore à souffrir ! que de longs jours de tortures ! que de longues années, plutôt ! car je me rappelais que ce misérable capitaine m'avait fait signer un engagement que je n'avais même pas lu, et par lequel, ainsi qu'il me l'avait dit plus tard, je devais rester cinq ans à bord en qualité d'apprenti; cinq ans d'esclavage, cinq ans à la disposition de cette brute infernale, qui pouvait me gronder, me souffleter suivant son bon plaisir, me fouetter ou me mettre aux fers, s'il lui en prenait fantaisie !

Et pas moyen d'échapper à cette perspective effrayante! J'étais lié sans appel, le capitaine me l'avait dit et le contremaître me l'avait confirmé. Si j'essayais de m'enfuir, je devenais déserteur, et je serais ramené impitoyablement pour subir la punition que j'aurais alors encourue; même un port étranger ne pouvait me servir d'asile, en supposant que je pusse m'échapper du navire : j'y serais bientôt reconnu.



Un homme beaucoup moins scrupuleux qui m'engagea comme apprenti...

Il me serait impossible de détailler les cruautés sans nombre, les indignités révoltantes dont j'étais accablé; mon existence n'était qu'une série de mauvais traitements; jusqu'au sommeil dont j'avais tant besoin, et qui m'était refusé! Je ne possédais ni matelas, ni hamac; j'étais venu à bord n'emportant que les habits dont j'étais couvert; ma veste d'école et ma casquette. J'étais sans argent et sans bagage, n'ayant pas même l'équipement du fugitif : le paquet dans un mouchoir de poche au bout d'un bâton, encore moins un hamac, et pas d'endroit où me coucher. Tous les cadres étaient pris, la plupart avaient deux occupants; les matelots qui étaient seuls ne voulaient pas de compagnon, et ces gens sans cœur étaient si durs qu'ils ne me permettaient pas de reposer sur les coffres qui étaient rangés devant leur cadre, et qui occupaient tout l'espace; je n'avais pas même le droit de m'étendre sur le plancher; d'ailleurs il était souvent mouillé par le lavage, ou, pis encore, par des crachats nombreux. Il y avait bien un coin du pont où j'avais la chance de n'être pas dérangé, mais il y faisait si froid que je ne pouvais pas y rester. Je n'avais pour couverture que mes habits fort minces, presque toujours imbibés d'eau; je grelottais sans pouvoir dormir, et je revenais m'étendre sur l'un des coffres du gaillard d'avant, d'où le propriétaire me jetait brutalement sur le plancher, bien heureux quand il ne me renvoyait pas sur le pont.

Ajoutez à cela que je travaillais continuellement, la nuit aussi bien que le jour, et il n'y avait pas de sale besogne qui ne me fût imposée. Je n'étais pas seulement l'esclave des officiers : chaque homme de l'équipage se croyait le droit de me donner des ordres, jusqu'à Boule-de-Neige, l'affreux nègre, qui, du fond de la cambuse, me commandait avec arrogance, tout fier qu'il était d'avoir un blanc à son service. J'étais le cireur de bottes du capitaine et des contremaîtres, le rinceur de bouteilles du cuisinier et le valet de tous les matelots; triste rôle que la plupart des mousses ont à remplir, surtout quand ils se sont engagés eux-mêmes, ainsi que je l'avais fait.

CHAPITRE III

Je subis longtemps sans rien dire cette affreuse existence. A quoi bon me plaindre ? A qui d'ailleurs pouvais-je parler de ma misère ? je n'avais personne à implorer, personne, personne qui voulût prêter l'oreille à mes paroles.

(A suivre.)

Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loreau.

[1] Capitaine de navire marchand.

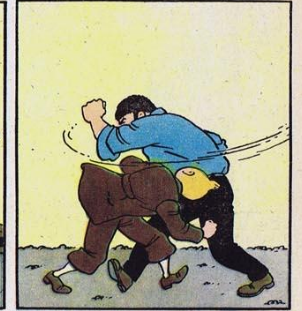

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


Vous n'avez pas honte ?... Faire souffrir ainsi ce petit ?...


?


De quoi vous mêlez-vous ?
Laisse, Pedro, laisse !... Je vais m'expliquer avec Monsieur...






Attention !... Le mur !


Cette fois, je ne te raterai plus !




AOUW !


AOUW !
Je suis désolé... Je...

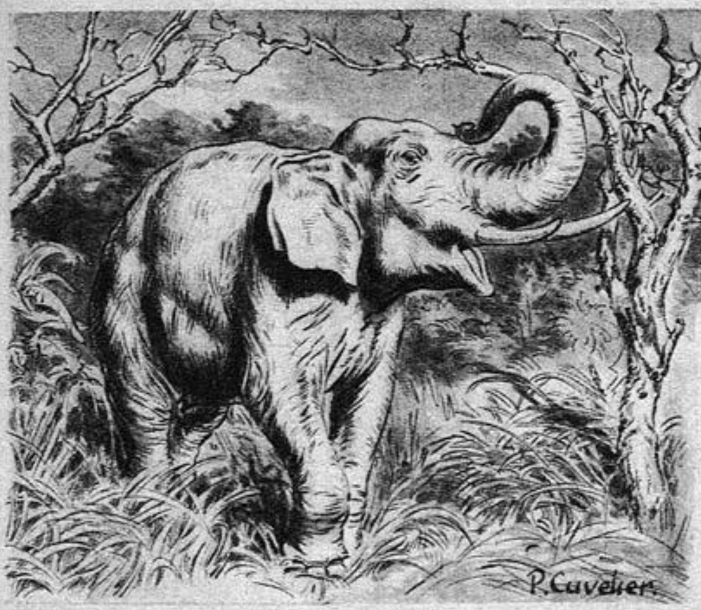

!
AAAIIE !...


AOUW !
Wouah ! Wouah !


Milou !... Ici, Milou !... Stop !... Ça suffit.


Et voilà ! Tout ça ne nous apprend toujours pas où est passé monsieur Tourne-sol.


Pstt !... Señor !... Toi t'arrêter, señor... Toi m'écouter...
?
?
HERGÉ



l'ÉLÉPHANT N'OUBLIE JAMAIS

conte d'Edison Marshall

Ceci est l'histoire de l'éléphant blanc Muztag.

Après s'être échappé du domaine où il était prisonnier, il erra plusieurs années dans sa jungle natale, puis rejoignit le troupeau de ses parents et en défia le chef en combat singulier...

★

LE feu nocturne d'une petite bande de chasseurs brûlait à la lisière de la jungle : c'étaient des gens taciturnes et sombres, curieusement balafrés, et qui vivaient depuis longtemps sur les pistes d'éléphants.

Lorsque Ahmad Din, leur chef, leur demanda s'ils avaient bien compris ce qu'on attendait d'eux, ils répondirent d'un signe de tête, à l'exception d'un seul. Mais ce dernier, le plus méprisé de tous, le vieux Langur Dass, assis à la limite de l'ombre, ne comptait pas. Ses longs cheveux étaient gris et sa jeunesse s'en était allée. A peine lui adressait-on la parole ou l'adressait-il aux autres. En vérité, il connaissait les éléphants, mais les mauvais esprits le hantaient. Toujours dénué de roupies, cet être farouche ne comprenait pas qu'on amassât de l'argent... En tant que créature humaine et selon le jugement des autres hommes, il n'était qu'une épave.

— Khousrou n'a pas réussi à capturer l'éléphant blanc, poursuivit Ahmad Din, mais il a survécu. On dit qu'il sait beaucoup de choses... Il doit venir ce soir !

Langur Dass, au bord du cercle de clarté, prêtait une oreille attentive.

— Habiles chasseurs que vous êtes, s'écria-t-il soudain, croyez-vous qu'un pareil animal coure en liberté dans la jungle ?

Ahmad Din fronça les sourcils.

— Les gens du Manipour en parlent et, pour une fois, ils disent la vérité, répondit-il. C'est le plus grand et le plus précieux éléphant blanc de toute la Birmanie.

La figure de Langur Dass s'éclaira soudain :

— Alors ce ne peut être que Mutzag, qui s'échappa, voilà quinze ans, de chez Dugan sahib. Ce petit là était blanc lui aussi, et déjà très grand pour son âge.

Puis, Langur garda le silence; sa mémoire revenait à vingt ans en arrière, à son séjour dans un parc lointain. Muztag était la seule créature qui eût aimé Langur Dass. L'homme ferma les yeux et se replia sur lui-même, comme s'il perdait tout intérêt à la conversation.

Ahmad Din poursuivit :

— Demain donc, nous lèverons le camp. Cette fois, nous devons agir à coup sûr et ne rien négliger. La chasse coûtera un bon prix, mais rapportera le centuple. Khousrou affirme que l'éléphant blanc s'est enfin mis en route pour rejoindre son troupeau, de sorte que nous prendrons toute la bande dans le même keddah (piège).

Le cercle approuva de nouveau et se resserra autour de l'orateur.

— Nous engagerons les meilleurs rabatteurs et conducteurs disponibles. Demain nous irons chercher nos éléphants pour nous mettre en route.

Langur Dass fit semblant de s'éveiller.

— Voilà plusieurs jours que je n'ai rien mangé, dit-il. Si vous organisez votre chasse, peut-être voudrez-vous bien donner à votre serviteur une place parmi les rabatteurs.

Entre autres légendes répandues sur son compte, on disait qu'il ne prenait jamais part aux chasses à l'éléphant. Evidemment, le besoin le faisait changer de résolution !

— J'y consens, à condition que tu saches tenir ta langue, répondit Ahmad Din. D'autres partis de chasseurs sont engagés dans la montagne.

Langur fit un signe d'approbation. Il excellait dans l'art de fermer la bouche, une des premières leçons qu'enseigne la jungle.

Ils s'assirent et passèrent une heure entière à perfectionner leurs plans. Puis ils se couchèrent sur place et s'endormirent l'un après l'autre.

Langur Dass demeura seul avec ses pensées. Il ne tarda guère à se lever et à se glisser dans l'ombre ouatée.

— Muztag, dit-il, nous verrons ce que nous pourrons faire. Ton Langur Dass est vieux; tout son corps ne possède pas la force de ta trompe, et les hommes me regardent comme un ver de terre. Mais, haï ! peut-être trouveras-tu en moi un allié qui n'est pas à dédaigner !

★

La nuit venait de s'abattre, humide et lourde, sur la jungle, quand Muztag rejoignit son troupeau. Il trouva les siens dans une grande prairie entourée de collines et tous l'attendaient en silence pendant qu'il descendait la piste. Depuis longtemps ils l'entendaient venir, car il n'essayait point d'assourdir ses pas. Les êtres de la jungle s'écartaient devant lui.

Le vieux mâle qui conduisait la troupe, âgé de soixante-dix ans et dans tout l'orgueil de sa sagesse et de sa force, plus couturé de cicatrices, plus jaune de défenses et plus noble de maintien qu'aucun patriarche du monde animal, releva sa trompe en le voyant venir. Il savait fort bien ce qui allait se passer. Averti, comme toutes les bêtes sauvages, des avantages que procure l'initiative dans la bataille, et parce que ce geste convenait à sa situation et à sa dignité, il sonna lui-même le défi.

La lutte d'un jeune mâle pour la suprématie fait toujours époque dans la vie d'un troupeau d'éléphants.

Un grand mâle suffisamment doué de force et de sagesse pour obtenir la maîtrise d'une bande d'éléphants, peut la conserver pendant une quarantaine d'années.

De longues années s'étaient écoulées depuis la dernière lutte pour la place de chef du troupeau que rejoignait Muztag. De plus, l'énorme mâle, après trente ans de règne, était meilleur combattant qu'au jour où il avait obtenu pour la première fois, les honneurs du tournoi.

Les assistants demeurèrent quelque temps figés sur place, telles d'héroïques statues de bronze, jusqu'à ce que Muztag eût répondu au défi. Tout d'abord, la surprise l'avait empêché d'émettre aucun son. Il s'était attendu à lancer lui-même la provocation. Devancé par le chef, il sentait sa confiance légèrement ébranlée. Visiblement, le vieux dignitaire s'estimait encore capable de mettre à la raison les jeunes arrogants qui briguaient sa place.

Puis des évolutions se produisirent dans le troupeau. Les femelles reculèrent avec leurs petits; les mâles, se pressant en avant, formèrent peu à peu un cercle assez analogue au ring des fanatiques de la boxe. Les petits commencèrent à crier, mais les mères les firent taire. Avec une noble lenteur et une dignité infinie, Muztag entra dans l'arène. Ses défenses luisaient. Une flamme rouge s'allumait dans ses prunelles. Et les vieux connaisseurs se dirent qu'aucun éléphant de sa valeur n'était né depuis le temps de leurs grand'pères...

Ils l'examinaient de la queue à la trompe, observant la symétrie de ses formes, les solides piliers de ses jambes, l'arche de son dos, l'écart et l'intelligence de ses yeux. Ses épaules exprimaient sa force latente, capable de briser un tronc d'arbre à sa base; d'après la conformation de ses muscles, il devait être agile et leste comme un tigre. Retrouvant en lui tous les signes de la force, ils relevèrent leurs trompes jusqu'à se toucher le front et lancèrent leur salut à toute volée.

Ils rugirent en parfait ensemble, tels des musiciens attaquant la note au signal du chef d'orchestre. Ce fut une explosion à faire trembler la jungle et à réveiller toute créature endormie. La rosée tomba des arbres. Un grand tigre fauve, rôdant en quête de quelque éléphant isolé, s'esquiva à pas furtifs. La note résonna juste et pleine, jusqu'aux montagnes voisines où elle se répercuta d'échos en échos décroissants jusqu'à expirer en imperceptibles vibrations aériennes.

Les naturels de la jungle ne furent pas les seuls à s'étonner. Dans un campement, à cinq kilomètres de distance, Ahmad Din et ses hommes entendirent l'effrayante fanfare et s'entre-regardèrent avec surprise. Puis Langur Dass rompit le silence.

— Monseigneur Muztag a rejoint sa troupe : c'est lui qu'on salue, dit-il.

Ahmad Din promena sur le cercle un sombre regard.

— Oui, mais combien de temps s'y prolongera son séjour ? demanda-t-il.

Le piège était presque achevé, l'heure d'agir était presque venue.

★

Cependant le vieux chef éléphant entrait à pas mesurés dans l'arène, sans voir, apparemment, tous les regards fixés sur lui. Dût cette bataille être pour lui la dernière, il conserverait du moins sa dignité.

Un nouveau salut se répercuta dans la jungle comme un coup de tonnerre. Puis provocateur et provoqué engagèrent la lutte...



(A suivre.)

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

LE CERF DE SAINT HUBERT

SAINT HUBERT naquit vers 656, d'une noble famille d'Aquitaine. On prétend qu'il descendait de Clovis. Sa jeunesse se passa dans les plaisirs de toutes sortes. Cependant, il aimait particulièrement la chasse. C'est pour ce motif qu'il est resté le patron des chasseurs. Il vécut un certain temps à la cour de Neustrie d'où il s'enfuit en 674 pour échapper à Ebroïn et il se réfugia auprès de Pépin de Herstal. Cette première partie de sa vie se passa donc pour lui dans un certain paganisme. La conversion de Saint Hubert se décida à l'occasion du fait suivant. Etant un jour à la chasse en forêt ardennaise, il vit venir à lui un cerf magnifique ayant entre les branches une croix lumineuse. Hubert, frappé du prodige, y devina un avertissement providentiel et, dès lors, embrassa le christianisme: cela se passait en 683. Il s'attacha à Saint Lambert, évèque de Maestricht, auquel il succéda en 708. Il transporta son siège épiscopal à Liége ainsi que le corps de son prédécesseur. Il opéra de nombreuses conversions dans les Ardennes où le culte des idoles existait encore. Après sa mort, son corps fut transporté à l'abbaye d'Aindain dans les Ardennes qui prit plus tard le nom de Saint Hubert.

Ce saint est invoqué contre la rage et sa fête se célèbre le 3 novembre.

Le timbre de nos légendes belges qui commémore l'histoire de Saint Hubert est le N° 655.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

ON emploie couramment l'expression : « jeter de la poudre aux yeux » mais peu de personnes en connaissent l'origine. Elle est née du vocabulaire sportif de l'antiquité. Le coureur qui devançait ses concurrents, leur envoyait, avec ses pieds, la poussière de la piste. En les dépassant, il les aveuglait... de sa supériorité athlétique. Aujourd'hui, « jeter de la poudre aux yeux » n'est plus employé que dans un sens péjoratif.



LE couvert est une création relativement récente. La fourchette, par exemple, ne date que du XVIme siècle. Encore, à cette époque, était-elle réservée aux tables royales et princières. Auparavant on se servait de la pointe du couteau pour porter la nourriture à ses lèvres. L'usage du couteau remonte beaucoup plus loin. On cite une coutellerie qui fonctionnait en France dès le Xme siècle.

Les assiettes, elles-mêmes, sont nées il n'y a pas tellement longtemps. Auparavant, on utilisait des tranches de pain coupées en rond.

NOS PETITS PROBLÈMES

UNE enveloppe contenant une important somme d'argent a disparu. L'inspecteur interroge tous les domestiques de la maison... et même les invités. Un valet de chambre déclare avoir vu de ses yeux, Madame X... mettre l'enveloppe dans le roman qu'elle lisait. Il ajoute même qu'il s'agissait d'un roman anglais assez volumineux et que l'enveloppe avait été glissée entre les pages 53 et 54... .

L'inspecteur réfléchit 30 secondes et déclare au valet de chambre, stupéfié :

— Vous avez menti, je vous arrête.

Pourquoi ? (Solution dans le prochain numéro).



Qui a dit :

— L'Etat c'est moi !

— La Fayette, nous voici !

— Labor improbus omnia vincit !

— Aide-toi, le ciel t'aidera !

notre GRAND CONCOURS

SUITE ET FIN DE LA LISTE DES LAUREATS

Gagnent un calendrier perpétuel « Tintin » :

CHOPUIS, F. à Ixelles; R. VAN VYNE à Anvers; M. FOURMENTIN à Mons; J. DE RONNE à Gand; G. ANTOINE à Gand; J. JADOUL à Châtelet; B. COOL à Woluwé St. Pierre; Chr. VAN DIJCKE à Eecloo; B. DERMINE à Charleroi; C. BROHEE à Boussu-lez-Mons; J. LE JEUNE à Liége; J. MORETUS à Wilrijck; P. MALIEN à Landelles; R. COTE à La Plante (Namur); J. P. CENTINER à Heusy-Verviers; J. VERMEYLEN à Jette; R. VERSET à Gosselies; P. LELOUP à Ixelles; G. MONSIEUR à Schaerbeek; M. OPPITZ à Forest; P. EYCKMANS à Anvers; W. CLAES à Tirlemont; J. THIRY à Laeken; E. DEKEYSER à Wijgmael-Herent, J. WALCKIERS à Meerbeke; M. CHANTRY à Tournai; L. VANDER LINDEN à Molenbeek; A. M. AMEELS à Renaix; F. MARCHAL à Charleroi; Fl. HOLOFFE à Anderlecht; J. BERTAU à Koekelberg; A. URBAIN à Malines; M. EMMERECHTS à Bruxelles; A. PORIGNON à Liége; A. LELEUX à Tournai; J. MAURICE à Audergem; J. P. SAEY à Gentbrugge (lez Gand); J. LAURENT à Etterbeek; G. LAURENT à Montigny s/Sambre; M. DIAMANT à Berchem-Anvers.



LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY









MAUGIS AYANT PRIS LE DRAGON DE ROLAND, TOUS S'EN RETOURNENT A MONTAUBAN.









— JAMAIS JE N'OSERAI ME PRESENTER DEVANT LE ROI !

CE FUT TURPIN QUI SE CHARGEA D'INFORMER CHARLEMAGNE.





Ma chronique sur la stabilité des bateaux m'a valu beaucoup de demandes d'explications complémentaires; je vais essayer de satisfaire votre curiosité, mes amis.

Vous savez tous, par expérience, combien l'effort latéral produit par le vent sur les voiles des bateaux est important, ce qui oblige les constructeurs à leur assurer une très grande stabilité. Les bâtiments de pêche ou de transport à fond plat, de la mer du Nord, tels que « boeiers », « hoogaers », « smacks », etc... et tous les types utilisés dans les canaux de Hollande, ont généralement une grande stabilité de formes, et leur voilure n'est pas très importante. Ils s'inclinent peu sous l'effet du vent latéral, et ne courent aucun risque de chavirer. Ce sont des bateaux très sûrs et confortables, surtout lorsqu'ils sont bien chargés.

Il existe également beaucoup de petites embarcations sportives à fond plat ou presque plat : « canoës », « kayaks », « yoles », « sharpies », etc...; celles qui sont très larges sont beaucoup plus stables que celles qui sont étroites. Leur stabilité de formes est plus ou moins bonne et il n'est pas rare de voir de jeunes sportifs inexpérimentés prendre un bain sous leur bateau chaviré. La voilure de ces petits bateaux est d'habitude énorme par rapport à leur poids et l'on ne peut pas laisser le vent les incliner beaucoup, sinon ils perdraient l'équilibre. C'est pour cette raison que l'écoute de grand' voile (le cordage qui limite le jeu de la grand'voile et de sa bôme) ne doit jamais être fixé au bateau, sous peine d'accident. Le pilote doit, au contraire, sur un bateau semblable, tenir toujours l'écoute en main; dès qu'il sent son embarcation prendre une inclinaison dangereuse, il lâche l'écoute, le vent fait tourner la voile et le bateau se redresse.

Un bateau stable de poids, bien lesté par une lourde quille, peut s'incliner beaucoup plus fort sous une rafale, et se redresser facilement dès que le vent faiblit. C'est le cas des voiliers de course, dont certains peuvent naviguer sans danger en ayant un côté du pont sous l'eau. C'est une grande sécurité, direz-vous; d'accord. Mais ces bateaux ne sont pas confortables du tout, à cause de leur sensibilité au roulis. Et leurs formes étroites se prêtent généralement beaucoup moins bien à un aménagement agréable.

Pour terminer, je dois, spécifier que, s'il s'agit pour vous de choisir un voilier modèle réduit, vous devez évidemment en choisir un qui soit stable de poids, afin qu'il puisse se redresser même s'il a été complètement couché par le vent. Il n'y aura, en effet, aucun pilote pour lâcher son écoute en cas de rafale. Le modèle réduit, stable de formes et qu'un coup de vent aura chaviré restera lamentablement couché sur le côté; il coulera même à pic si l'eau s'introduit dans sa coque.

Choisissez donc en connaisseurs, mes amis !

— ★ —

P. BRASSINE, Etterbeek. — Il existe en Belgique plusieurs armateurs importants, possédant de superbes cargos modernes, tels que les « Armements Deppe », d'Anvers. Il y a également des entreprises de grande pêche, dont l'une avait fait construire, avant cette guerre, le « Rubens », un des plus beaux chalutiers modernes, qui fut coulé par les Allemands alors qu'il faisait du transport pour les alliés. Dans ces différents organismes, il y a place pour un certain nombre de marins, sortant des écoles belges.

Jeanine DEEKERS, Bruxelles. — J'ai déjà parlé longuement de la flottabilité des bateaux. Tu n'as qu'à t'y reporter pour comprendre comment et pourquoi ils peuvent encore emporter une charge importante.

Les cables électriques sous-marins sont posés sur le fond de la mer; il n'est donc pas étonnant que les bateaux qui naviguent en surface ne s'y accrochent pas.

Effectivement, l'eau à tendance à entrer dans le sous-marin, plutôt qu'à en sortir. Mais l'eau des ballasts en est chassée par de puissantes pompes électriques.

André LENGLET, Charleroi. — Tu peux t'adresser à l'Administration de la Marine, rue de la Loi, à Bruxelles.

Jack CARTIER, Waterloo. — Voici brièvement, les explications demandées : Les charpentes passagères sont celles qui, dans certains cas, sont montées provisoirement, par exemple pour exécuter certains travaux. Les menuiseries intérieures sont toutes celles qui sont sous les ponts. Un chouque est une pièce de bois dur, cerclé de fer, destinée à maintenir la tête du mât contre le pied du mât immédiatement supérieur. Les taquets sont des pièces de bois ou de métal servant à attacher des cordages. Les joues sont les faces extérieures des poulies. Les réas sont les roues à gorge, formant l'intérieur des poulies. Les plaques de frottement sont des plaques de protection fixées aux endroits où des frottements risqueraient de détériorer des parties importantes du bateau.

J. DELTOUR, Bruxelles. — Ta lettre manque de clarté. Pose-moi des questions plus précises et j'y répondrai.

Jean DANHEUX, Nivelles. — La grande fluidité de l'eau est telle que les effets de l'attraction des astres sur un point de l'océan se font sentir en des points très éloignés. De plus, le régime des marées est influencé par beaucoup de facteurs, ce qui fait qu'il diffère d'un pays à un autre.

J. TIM, Bruxelles. — On brise la glace, dans les ports, au moyen de bateaux spéciaux appelés « brise-glace ». La partie immergée d'un iceberg est environ neuf fois plus importante que celle qui émerge et que l'on voit.

Ivan LINARD, Bruxelles. — On emploie, dans les chaudières des bateaux à vapeur, de l'eau douce; sinon elles seraient très rapidement remplies du sel qui, lui, ne s'en irait pas en vapeur, mais se déposerait sur toute la surface intérieure de la chaudière et des tuyaux.

J.-Fr. GILMONT, Tervueren. — C'est le même bateau.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

Vaisseau rapide « Le Napoléon », à voiles et à vapeur, de 90 canons et 900 chevaux. Construit par Dupuy de Lôme, de février 1848 à mai 1850. — (Dessin de Fr. Roux.)

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC







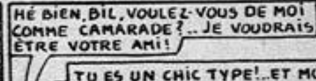
















TEDDY BILL

Défenseur des frontières

VOUS RACONTERA SES PASSIONNANTES AVENTURES
A PARTIR DU JEUDI
30 AVRIL 1947

TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE LE RALLIC

Baudouin de Constantinople

ELLE aurait pu servir de trame à un conte des mille et une nuits, l'histoire de cet homme énigmatique, déconcertant, chez qui l'on trouve, inextricablement mêlées, les qualités et les faiblesses des plus brillants chevaliers.

Lorsque Baudouin naquit à Valenciennes, en 1171, ses parents ordonnèrent que les rues fussent illuminées par des feux de joie. Malheureusement, ces réjouissances occasionnèrent un incendie qui détruisit la moitié de la ville, et l'on ne manqua pas d'y voir un présage funeste. La croyance se répandit que le futur Comte de Flandre périrait de mort violente. Pour une fois, la superstition populaire ne devait pas se tromper.

De la jeunesse de Baudouin, il y a peu à dire. Comme tous les nobles de son temps, il fut rapidement initié au métier des armes. On l'arma chevalier dès l'âge de 13 ans. Pourtant, les préoccupations guerrières n'étouffaient jamais chez lui un goût profond pour les lettres. Il aimait s'entourer de trouvères et de jongleurs. Rien ne lui plaisait plus que d'entendre narrer des fabliaux gaillards ou chanter, au son de la vielle, d'héroïques chansons de geste.

A la mort de son père, en 1195, il hérita du double titre de Comte de Flandre et de Hainaut. Sa véritable existence allait seulement commencer...

★

On parlait beaucoup à cette époque, d'une quatrième croisade. Mais l'argent manquait. Le pape Innocent III, montrant l'exemple, troqua sa vaisselle d'or et d'argent contre des vases de bois et d'argile, afin de financer l'expédition. A ce geste, l'enthousiasme gagna de proche en proche. Le signal de la croisade fut donné le 28 novembre 1199 et l'on convint de gagner la Terre Sainte par mer, en partant de Venise. Lors des précédentes expéditions la traversée de l'Europe s'était, en effet, révélée désastreuse.

Baudouin se croisa à Bruges dans l'église de Saint-Donatien. A la Pentecôte de l'an 1202, il quitta Mons pour rejoindre ses armées concentrées à Valenciennes, et marcher, de là, sur Venise.

★

Comment la croisade, qui devait cingler vers la Palestine, fut-elle détournée de son but ? Pour quelles raisons mit-elle le cap sur Constantinople? Le point est encore fort discuté. Contentons-nous de signaler qu'à cette époque Byzance vivait des heures troubles. Un usurpateur venait de monter sur le trône, après avoir crevé les yeux à son prédécesseur. Le fils de ce dernier, le jeune Alexis, réussit, après six ans de captivité, à rejoindre les Croisés. Il les supplia de venir rétablir l'ordre dans la cité du Bosphore. Les chefs de l'expédition se laissèrent convaincre...

Au mois de juillet de 1203, Constantinople était prise, le vieil empereur aveugle, replacé sur son trône, et Baudouin, nommé gouverneur militaire de la ville.

Pourtant la paix ne dura guère. Dès l'année suivante, un certain Murzulphe fomentait une sédition et s'emparait du pouvoir. Il se montra si intraitable pour les Croisés — allant même jusqu'à tenter d'incendier leur flotte — que l'armée d'occupation dut réagir. On refit le siège de la ville qui fut prise après trois jours. C'est un chevalier belge, André de Jurbise, qui pénétra le premier dans Constantinople.

Mais le trône impérial était devenu vacant; il fallait élire un souverain ! Cinq candidats furent proposés : le Doge de Venise, le Marquis de Montferrat, les Comtes de Blois, de Saint Pol et de Flandre. Ce fut ce dernier qui l'emporta, en raison de sa valeur militaire. Le 16 mai 1204, après avoir été follement acclamé par la population grecque, Baudouin fut sacré empereur dans l'église de Sainte Sophie. Cérémonie grandiose entre toutes !... Le nouveau Basileus, assis sur un trône d'or et encadré par deux chevaliers, portait les insignes de la dignité impériale : l'épée et le laticlave en drap d'or à larges bandes de pourpre. Il reçut l'onction royale et le diadème des mains du patriarche. Puis à la fin de la cérémonie on lui présenta, selon la coutume, une cassolette contenant des ossements humains et de la poussière, pour lui rappeler la brièveté de la vie.

★

Baudouin allait hélas, très bientôt, se rappeler cet avertissement. Joannice, roi des Bulgares, ayant fait alliance avec les Grecs révoltés, venait de lancer ses hordes sauvages dans les plaines de Thrace. Pour lui barrer le passage, Baudouin marcha sur Andrinople. Une rencontre sanglante y eut lieu. Oubliant toute prudence, l'empereur chargea un groupe de cavaliers et s'empêtra dans l'armée bulgare qui l'enveloppa aussitôt. Il fut fait prisonnier. Cet événement clôt ce que l'on sait de certain sur lui. Il est probable qu'il mourut en captivité des suites de ses blessures. Mais la légende s'empara immédiatement du héros de la quatrième croisade et plusieurs versions se répandirent, touchant sa disparition. L'une d'elles prétend qu'après s'être évadé, il erra longtemps en Asie Mineure avant de devenir une sorte de despote oriental, magnifique et désabusé. Une autre, plus répandue, affirme que plusieurs souverains occidentaux s'étant rendus à la Cour de Joannice pour avoir des nouvelles de Baudouin, le roi bulgare les reçut avec magnificence et leur offrit du vin dans un crâne humain. A la fin du repas, il leur apprit qu'ils avaient bu dans le crâne de Baudouin de Constantinople...

Mais nombreux furent ceux, tant en Flandre qu'à Byzance, qui refusèrent de croire à cette fin tragique. On prétendait que le Croisé s'était retiré du monde avec quelques compagnons, pour expier ses fautes.

En 1225, un ermite fut trouvé dans la forêt de Tournai; il ressemblait étrangement à Baudouin. La croyance populaire ne voulut rien entendre aux dénégations du pauvre homme, qui fut acclamé à Lille, Tournai, Courtrai, Gand et Bruges, comme comte de Flandre et empereur de Constantinople.

Le roi d'Angleterre lui écrivit même une lettre chaleureuse en lui proposant son appui contre les Français. La méprise n'éclata que quelque temps plus tard. Le roi de France, Louis VIII, ayant émis le désir de rencontrer Baudouin à Péronne, l'ermite s'y rendit dans une litière somptueuse, suivi de nombreux chevaliers. Mais interrogé par le roi, il perdit contenance, se troubla et s'enfuit, à la consternation générale.

Il fut appréhendé peu de temps après, et pendu aux Halles de Lille, sur l'ordre de la Comtesse Jeanne, fille de Baudouin. Cet acte de cruauté ne devait cependant pas éclaircir le mystère de l'empereur de Byzance. Il est probable qu'il ne le sera jamais.







ETOURDI PAR LE CHOC, LE JAUNE LACHE SON BRIQUET ENFLAMME...









CEPENDANT, AU FORT DE KERU, OLRIK, FURIEUX, MENE UNE ENQUETE SERREE.

– AINSI, VOUS NE SAVEZ RIEN DE PLUS ?... RESUMONS... LES PRISONNIERS, SITOT ARRETES, SONT FOUILLES ET NE SE TROUVENT EN POSSESSION D'AUCUN PAPIER; AMENES AU FORT, ILS Y SONT AUSSITOT ENFERMES ET MIS AU SECRET JUSQU'A L'ARRIVEE DU LIEUTENANT ISMAIL... ET COMME HUSSEIN ET ISMAIL SONT MORTS, ILS NE PARLERONT PLUS... BIEN ! REPRENONS LES CHOSES PAR LE DEBUT. VOUS, SERGENT, VENEZ AVEC NOUS ET MONTREZ-MOI L'ENDROIT OU VOUS AVEZ RENCONTRE BLAKE ET MORTIMER...







(A suivre.)